

# De l'acte sexuel et de la règle à calculer.

Logique du fantasme  
Chapitres X, XI & XII.

Rome février 2024.

Selon le programme qui a été établi, il me revient donc de commenter les chapitres X, XI et XII de ce séminaire de Lacan. C'est un séminaire difficile qui part d'un défi, celui de considérer le fantasme, non pas sous l'angle imaginaire de la fantaisie mais sous l'angle de la logique qui lui donne son cadre structural.

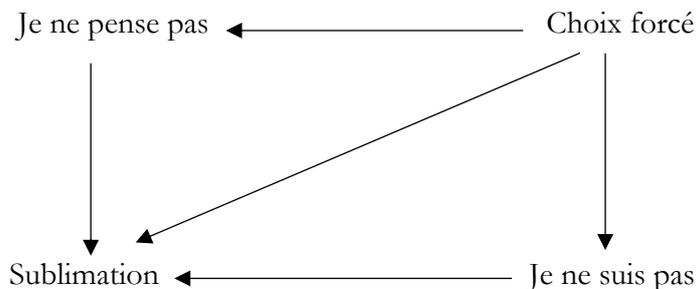
Il faut resituer ce séminaire dans le parcours de Lacan. Il vient après le séminaire sur l'objet de la psychanalyse, un séminaire difficile à éditer parce qu'il comportait de nombreux schémas sur la construction perspective et je peux vous dire, pour l'avoir étudié de près que beaucoup de ces schémas faits par Lacan et recopiés par ses élèves sont difficilement exploitables pour une publication. Mais ce séminaire sur l'objet de la psychanalyse est essentiel pour examiner le rapport du fantasme à la réalité et je regrette qu'il n'ait pas été choisi comme référence pour ce thème de l'année.

Dans ce séminaire Lacan situe le fantasme dans une topologie qui l'assimile à une fenêtre centrée par le sujet regardant qui projette à partir de là sa vision du monde telle qu'elle se construit logiquement à partir des lois géométriques qui organisent la perspective. Le fantasme a une dimension scopique évidente, ce n'est donc pas par hasard que Lacan l'a étudié à partir de la structure du champ de la vision.

Mais ce n'est pas le fil que Lacan a choisi de poursuivre avec le séminaire suivant qu'il a intitulé *logique du fantasme*. Même s'il n'a pas abandonné son projet d'inscrire le fantasme dans une géométrie, puisque nous verrons qu'il cherche à tout prix à l'adapter, à le comparer, en tout cas, à une norme esthétique fondée sur une curiosité mathématique le fameux nombre d'or encore appelé : *divine proportion* ou *extrême et moyenne raison de la division harmonique*.

Nous verrons comment Lacan l'introduit à la fin de la séance du 22 février 1967 qui a été éditée sous forme du chapitre X que Jacques-Alain Miller a intitulé : *de la sublimation à l'acte sexuel*.

Dans cette leçon, Lacan commence par reprendre le schéma qu'il a proposé à son auditoire les séances précédentes. Je suppose que mes collègues vous ont montré ça en détail. C'est un schéma que Lacan a construit autour d'un objet mathématique qui s'appelle le groupe de Klein qui caractérise deux opérations successives qui doivent sous certaines conditions aboutir à un résultat nul. Le groupe de Klein parcourt donc une sorte de cycle qui doit logiquement revenir à son point de départ. Les opérations que Lacan veut faire entrer dans la logique du groupe de Klein sont l'aliénation et la séparation. Le point de départ étant une réfutation du cogito cartésien. Non pas *je pense donc je suis*, mais « *là où je pense, je ne suis pas et là où je suis, je ne pense pas* ». Ce qui nous met face à un choix forcé, c'est ça l'aliénation qui nous fait choisir : « *je ne pense pas pour être* ». Le choix du « *je ne suis pas* » étant la voie de l'autre opération que Lacan situe comme celle de la vérité.



Le choix du « *je ne pense pas* » conditionne l'acte. Que ce soit l'acte de l'analyste ou plus généralement le passage à l'acte. L'autre voie, celle que l'on ne choisit pas, qui privilégie le *je pense* mais au prix

de ne pas y être, c'est la voie de l'inconscient. L'inconscient ça pense. Mais après un lapsus ou un acte manqué, on ne s'y reconnaît pas.

Dans cette séance Lacan parle de la sexualité en termes d'acte : *l'acte sexuel*. C'est vrai que c'est un acte décisif. Les partenaires peuvent l'avoir imaginé, mais quand ils passent à l'acte, c'est à leurs risques et périls. Ça peut tout changer et ça n'est pas prévisible.

Pour justifier ce qu'il avance, à savoir que l'acte est de l'ordre de la répétition, Lacan nous fait remarquer que l'acte sexuel répète l'acte qui a donné naissance au sujet qui va à son tour s'engager dans l'acte qui peut reproduire la vie. C'est pourquoi l'acte sexuel répète la scène œdipienne, en ce sens que celui qui s'y engage, tout comme Œdipe, ne sait pas ce qu'il fait.

Ce n'est pas courant chez nous lacaniens de parler de *l'acte sexuel*. On répète plutôt qu'*il n'y a pas de rapport sexuel*. On le répète tellement que ça en devient suspect. Y croit-on vraiment, comprend-on ce que cela veut dire ? Souvent on répète des formules pour s'en convaincre, c'est dire qu'au fond on n'y croit pas. Dans une optique lacanienne, ce que l'on répète, c'est quelque chose que l'on ne sait pas, un savoir qui ne réussit pas à s'inscrire.

Bref, là, il ne s'agit pas de la ritournelle du rapport sexuel qui n'existe pas mais bel et bien de l'acte sexuel. L'acte sexuel, nous dit Lacan, est répétition d'un signifiant qui renvoie le sujet à l'acte qui lui a donné naissance. C'est assez époustoufflant de lire ça aujourd'hui alors que grâce aux progrès de la médecine, la sexualité se sépare de plus en plus de sa visée inaugurale de transmettre la vie. Il n'empêche, nous dit Lacan, « *qu'il doit y avoir des gens qui y pensent en le faisant*. » Et il rajoute : « *il se pourrait que là où cette pensée se produit elle ne soit qu'un symptôme*. » C'est évidemment quelque chose qu'on peut entendre dans notre pratique. Ça se manifeste comme angoisse ou comme impuissance au moment de l'acte sexuel. Je remarque qu'en général, ceux qui nous en parlent sont loin d'imaginer la relation de ce symptôme avec la crainte d'enfanter.

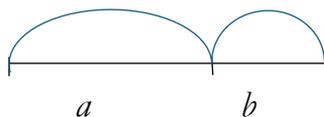
C'est intéressant de voir que Lacan utilise là la fonction du symptôme. « *Là où cette pensée se produit il se pourrait qu'elle ne soit qu'un symptôme*. » C'est dire que le symptôme vient faire lien entre deux situations signifiantes que le sujet maintient séparées, l'acte sexuel et la reproduction.

L'acte sexuel est donc de l'ordre de la répétition signifiante, c'est pour Lacan le vrai sens du complexe d'Œdipe. En couchant avec Jocaste, Œdipe ne sait pas qu'il répète la scène qui lui a donné naissance, il ne sait pas qu'il fusionne avec celle dont il est issu. Et le produit de tout cela, c'est le désir en tant qu'inconscient.

Lacan énonce là des choses extrêmement simples. Mais curieusement il va, par la suite, essayer de les étayer par un développement mathématique hasardeux dont, à priori, j'aurais aimé vous éviter l'examen. Il y vient en faisant référence à ce qu'il a écrit dans *la signification du phallus* : « *Le phallus comme signifiant donne la raison du désir (dans l'acception où le terme est employé comme « moyenne et extrême raison » de la division harmonique)*. »

Pour comprendre ce dont il s'agit, il faut savoir ce qu'est cette *moyenne et extrême raison*. Tout d'abord, je remarque que c'est un lapsus que Lacan fait qui se réfère à ce qu'en mathématique on appelle : « *extrême et moyenne raison* ».

C'est un rapport défini entre deux longueurs d'un segment : *a* et *b*



$$\text{tel que : } \frac{a}{b} = (a + b)/a$$

Le découpage d'un segment en deux longueurs qui vérifient ce rapport est appelé par Euclide découpage en « *extrême et moyenne raison* ».

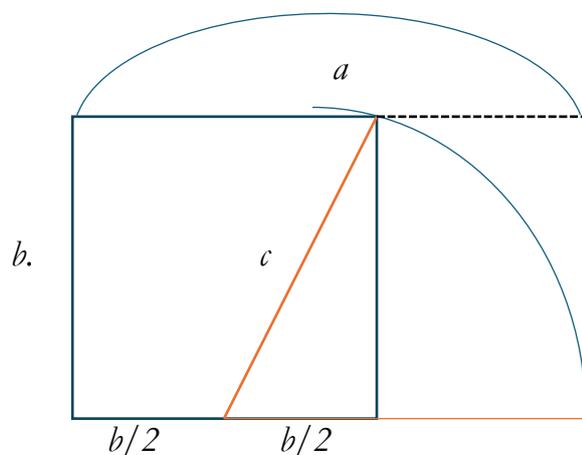
Ce rapport défini :  $\frac{a}{b} = \varphi$ .  $\varphi$  est un nombre irrationnel, il est la solution de l'équation  $\varphi^2 = \varphi + 1$ , il est égal à  $\frac{1 + \sqrt{5}}{2} = 1,618033\dots$

$\varphi$ , c'est le fameux nombre d'or qui définit la *divine proportion*, c'est-à-dire un critère esthétique totalement arbitraire mais très culturellement établi. On appelle rectangle d'or un rectangle dont la longueur et la largeur répondent au critère de la fameuse extrême et moyenne raison.

Pour que vous puissiez suivre le raisonnement de Lacan je me sens obligé de vous montrer comment se construit un rectangle d'or et ses propriétés.

Traçons un carré de côté  $b$ .

A partir du milieu du côté en bas on trace un rayon qui rejoint l'un des sommets du haut. Avec ce rayon on trace un cercle qui va couper la droite qui supporte le côté du bas en un point P. On obtient ainsi un rectangle d'une longueur que l'on nomme  $a$ .



Vous voyez que cette longueur est égale à  $b/2 + c$ .

Il nous faut maintenant mesurer  $c$ . C'est assez simple si l'on utilise le théorème de Pythagore et si on l'applique au triangle rectangle dont  $c$  est l'hypoténuse. Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux côtés. Donc on a

$$c^2 = b^2 + \frac{b^2}{4}$$

D'où on peut déduire que  $c^2 = 5b^2/4$ , d'où  $c = b\sqrt{5}/2$ .

Comme on a posé que  $a = b/2 + c$ , alors on a

$$a = \frac{b}{2} + \frac{b\sqrt{5}}{2} \Rightarrow a = b \left( \frac{1 + \sqrt{5}}{2} \right)$$

On peut donc extraire la valeur du nombre d'or :  $\varphi = \frac{a}{b} = (1 + \sqrt{5})/2 = 1,618$  dont la spécificité est que son carré est égal à  $1 + \varphi$ . Et vous pouvez constater que

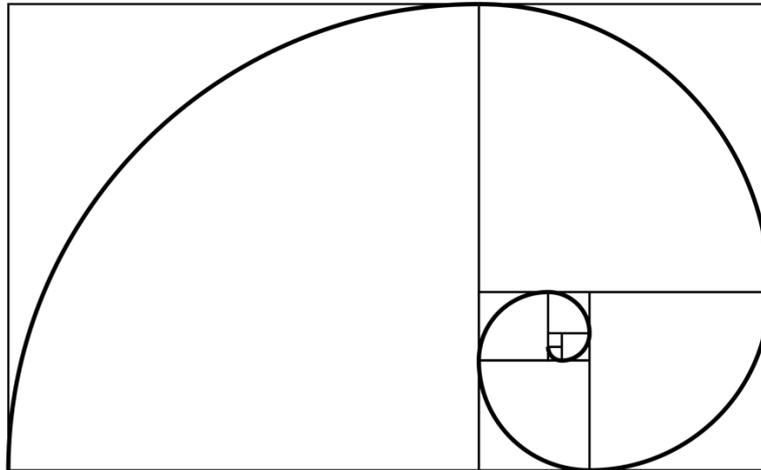
$$\varphi^2 = 1 + \varphi$$

Et vous pouvez vérifier que la longueur et la largeur de notre rectangle répondent bien à la divine proportion et que

$$\frac{a+b}{a} = \frac{a}{b} = \varphi$$

Maintenant on peut constater qu'à partir d'un rectangle d'or on peut le couper en deux de sorte d'isoler un carré de côté égal à sa largeur et il nous reste un rectangle qui conservera sa propriété d'être un rectangle d'or. C'est-à-dire qu'on pourra à nouveau en isoler une partie carrée dont le côté est égal à la largeur et il restera un nouveau rectangle d'or, et cetera, à l'infini.

Si l'on trace un arc de cercle dans chaque carré on obtient ce que l'on appelle la spirale d'or ou



spirale de Fibonacci.

Cette spirale de Fibonacci est donc construite à partir du nombre d'or. Certains la repère dans la nature, notamment dans la coquille des escargots. Dali la repérait dans la corne de rhinocéros dont il avait une obsession délirante puisqu'il la voyait partout jusque dans le tableau de *la dentellière* de Vermeer. Dans son délire Dali attribuait à cette curiosité mathématique une valeur sexuelle aphrodisiaque sans doute fondée sur le symbole érectile de cet appendice du rhinocéros.

Ce qui m'étonne beaucoup, c'est que Lacan n'ait jamais mentionné que le nombre d'or est appelé  $\varphi$  par les mathématiciens. Si vous lisez de près ces leçons du séminaire vous verrez que Lacan fait de nombreuses erreurs. La première étant de nommer  $a$  le nombre d'or. Ce n'est pas  $a$ , dans sa démonstration  $a$  est la longueur du petit segment, le nombre d'or c'est  $\varphi = \frac{a}{b}$ .

Lacan se sert des mathématiques à sa façon. Ça donne un résultat curieux, comme ici dans ce séminaire avec les calculs qu'il nous inflige qui ressemblent aux véritables calculs sur le nombre d'or. Les calculs de Lacan ressemblent à la démonstration des mathématiciens, mais ce n'est qu'une ressemblance. Si vous y regardez de près et si vous les comparez à la démonstration classique que je vous ai présentée, vous verrez qu'ils sont faux.

L'usage que Lacan fait des mathématiques est très questionnant. A la fois il se sert des mathématiques comme gage de sérieux par rapport à la logique qu'il cherche à dégager et en même temps il raisonne par analogie. Ce qui n'a rien de mathématique.

Cependant, il faut remarquer que le raisonnement analogique n'est pas sans efficacité. Arthur Koestler a montré qu'un certain nombre de découvertes scientifiques ont été faites à partir d'un raisonnement analogique. En comparant deux phénomènes qui n'ont rien à voir ensemble on fait surgir un tiers élément qui peut avoir de l'effet pour comprendre ces phénomènes. Le langage est fondamental dans le raisonnement analogique. En fait il me semble que le raisonnement par analogie est au principe de l'interprétation.

Je crois pouvoir dire que Lacan interprète les mathématiques, il ne fait pas des mathématiques, c'est pourquoi un mathématicien sérieux ne peut pas le suivre dans ses démonstrations.

Dans ces chapitres que je dois commenter, par exemple, vous voyez que Lacan se sert du nombre d'or qui règle un rapport défini entre deux segments comme analogie avec ce que répète l'acte sexuel d'un rapport de l'enfant comme objet (a) avec sa mère comme unité mythique qui lui a donné le jour et avec laquelle on suppose qu'il voudrait fusionner.

Au chapitre XI vous pouvez lire : « *l'acte sexuel implique une répétition qui comporte un élément de mesure et d'harmonie qui lui donne une fonction directrice. (...) Mais cette harmonie ne saurait en aucun cas être conçue comme étant de l'ordre du complémentaire à savoir d'une conjonction du mâle avec la femelle comme la conjonction de la clef*

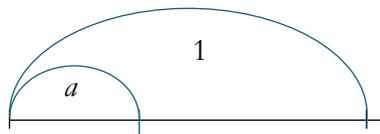
avec la serrure. Tout nous indique que le mode de la mesure et de la proportion impliqué dans l'acte sexuel est d'une tout autre structure plus complexe. » Et Lacan introduit là le phallus comme tiers élément qui contre le principe de toute l'harmonie sexuelle possible.

Il faut remarquer que si le nombre d'or a servi comme principe esthétique, donc comme modèle d'une certaine harmonie, dans l'art et surtout en architecture, les mathématiciens l'ont calculé et en ont fait le résultat d'un rapport anharmonique. C'est là le paradoxe qui a retenu l'attention de Lacan qui va jouer avec le nombre d'or comme support analogique pour sa démonstration sur la fonction du phallus et de l'objet(a) qui objectent à l'harmonie sexuelle du couple.

Dans le séminaire de l'année suivante sur l'acte analytique Lacan dira : « *le sujet se rend compte qu'il n'a pas l'organe de la jouissance unique, unaire, unificatrice.* » et c'est alors qu'il reprend ce thème qu'il a développé dans la logique du fantasme en disant : « *il n'y a pas de réalisation subjective possible du sujet comme élément, comme partenaire sexué dans ce que l'on imagine comme unification dans l'acte sexuel. C'est cette incommensurabilité que j'ai essayé d'approcher l'an dernier devant vous en utilisant le nombre d'or, ce rapport entre le (a) et le 1.* »

Pour comprendre l'efficacité de l'analogie à laquelle se livre Lacan il faut donc comprendre qu'il se sert du segment  $a$  pour représenter l'être du sujet qui doit mesurer sa jouissance avec celle de l'Autre primordiale, la mère, que Lacan désigne par 1. Lacan s'appuie sur le nombre d'or pour dire que le rapport entre le  $a$  et le 1 est incommensurable. C'est vrai que la proportion du nombre d'or est une grandeur incommensurable, mais le problème, c'est que la grandeur que Lacan nomme  $a$  n'est pas le nombre d'or,  $a$ , c'est la longueur du petit segment, 1 étant la longueur du grand segment. Le nombre d'or  $\phi = \frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$

Mais pour que cette formule puisse s'appliquer il faut corriger le schéma de Lacan qui aurait dû dessiner ceci :



Mais laissons de côté cette erreur mathématique de Lacan par rapport au nombre d'or, à mon sens elle témoigne d'une difficulté de Lacan à cette époque à distinguer les fonctions de l'objet (a) et le  $-\phi$ . Il faut dire que dans l'algèbre ces deux fonctions sont dans un rapport particulier que Lacan écrira :  $\frac{a}{-\phi}$

Cette formule n'a rien à voir avec les mathématiques bien qu'elle y ressemble, elle est issue du savoir produit dans l'expérience analytique. C'est précisément ce que Lacan va développer dans la séance suivante, celle du 1 mars 1967.

De sa lecture de Freud et notamment du complexe d'Œdipe, Lacan déduit que la fille comme le garçon entre dans le rapport sexuel comme enfant c'est-à-dire comme primitivement produit de ce rapport, autrement dit (a).

« *Pour le garçon, comme pour la fille, ce qu'il est comme produit, comme (a) doit se confronter avec l'unité instaurée par l'idée de l'union de l'enfant à sa mère. C'est dans cette confrontation que surgit ce  $-\phi$  qui va nous apporter l'élément tiers qui fonctionne comme signe d'un manque ou signe de la petite différence.* »

La petite différence que Lacan veut souligner dans ces séances du séminaire, c'est essentiellement la petite différence qui existera toujours entre la jouissance de l'Autre et celle du sujet. Le phallus n'est que la symbolisation de ce manque essentiel qui naît de ce rapport constant mais incommensurable, irréductible entre la jouissance du sujet et celle de l'Autre imaginée comme la jouissance de l'Un. C'est pour cela que Lacan s'est intéressé au nombre d'or, cette proportion constante qui se répète à l'infini quand on coupe un rectangle d'or de la bonne façon. C'est pour

cela aussi qu'il s'est intéressé à la suite de Fibonacci. La suite de Fibonacci est faite d'une suite de nombres obtenus à partir de 1 auquel on ajoute 1, on obtient 2. On fait la somme de 2 avec son prédécesseur (1) = 3, auquel on ajoute son prédécesseur (2) = 5, .....on obtient ainsi la suite. 1,2,3, 5, 8, 13, 21.....Il se trouve que le rapport entre un nombre de la série et son prédécesseur tend vers le nombre d'or.

Si je comprends bien ce que Lacan veut démontrer en utilisant la suite de Fibonacci ou le nombre d'or comme modèle pour mesurer l'union des jouissances dans la rencontre sexuelle, c'est que cette somme des jouissances ne fera jamais 1. Si cette somme faisait 1 alors le rapport des jouissances serait égal à 1. Le nombre d'or fait qu'il y aura toujours quelque chose qui empêchera ce 1. C'est pour cela que Lacan rapproche la fonction du nombre d'or et celle de son objet (a). Si cette comparaison n'est qu'analogique, elle ne tient pas mathématiquement parlant, cependant cette constante inadéquation qui se répète dans ce chiffre réel qui impose certaines normes peut bien faire penser à ce réel que Lacan a inventé et qu'il a appelé l'objet(a).

Cet objet (a) est le reste irréductible qui fait que la jouissance du sujet ne peut pas s'inscrire dans l'Autre ni s'égaliser à sa supposée jouissance. Rappelez-vous du schéma de la division que Lacan avait esquissé dans le séminaire sur *l'Angoisse*.

$$\begin{array}{c|c} A. & S \\ \hline \cancel{A.} & \$ \\ a & \end{array}$$

Ce que Lacan nous dit ensuite, c'est que dans l'acte sexuel, ce reste qui est le véritable obstacle à la fusion des jouissances, n'est pas perçu parce qu'il est recouvert par un phénomène physiologique : la détumescence. Le pénis subit la détumescence à la fin de la copulation. C'est donc une limite à la jouissance. Si le mâle se satisfait de sa propre jouissance d'organe, on sait bien qu'en fait il est très préoccupé par la jouissance de sa partenaire. Satisfaire sa partenaire fait partie de sa propre satisfaction. On comprend bien que la détumescence puisse être un obstacle.

Cependant pour la femme, la détumescence de son partenaire n'est pas si dramatique que lui le pense. Dans son séminaire sur l'angoisse, Lacan remarquait que « *quand l'homme est désarmé, si la femme n'en tire pas de bénéfice sensible, dans tous les cas elle a gagné quelque chose, à savoir que par rapport aux intentions de son partenaire, elle est maintenant tout à fait tranquille.* » Bref, l'insatisfaction de la femme dans l'acte sexuel est un drame essentiellement masculin. Pour une femme qui ne sait pas bien à qui elle a à faire ni jusqu'où son partenaire veut l'amener, l'échec du partenaire peut la tranquilliser. De plus l'échec du partenaire peut lui donner l'idée d'avoir conquis l'organe de l'homme, de l'avoir vaincu. C'est ce qui fait dire à Lacan que « *le phallus ne réalise la rencontre des désirs que dans son évanescence.* »

La femme n'a pas le phallus, cela n'empêche pas qu'elle le soit. C'est la thèse freudienne : Girl = phallus.

J'écoute en ce moment une analysante qui souffre d'un symptôme qui met une limite sérieuse au plaisir qu'elle a à se montrer, à se mettre en scène. Dès qu'elle pense qu'on la regarde, elle se met à trembler. Elle est alors prise de honte. Elle se souvient très bien qu'elle était un objet de fierté pour son père qui avait une certaine reconnaissance sociale dans sa ville. Aussi, son père lui conseillait souvent de se recommander de lui : « dis qui tu es ». Elle se soutenait dans l'existence du statut « fille de.. » et ça marchait très bien. Jusqu'à ce qu'elle rencontre l'amour, la relation sexuelle et la vie estudiantine dans une grande ville universitaire. Elle avait conservé son penchant à la fierté de se montrer mais le statut « fille de papa » ne fonctionnait plus et elle a commencé à avoir des vertiges, à faire des syncopes en public. Bref, elle était prise de détumescence.

Ce qui caractérise classiquement la position féminine, dans la relation amoureuse, c'est le don. Mais qu'est-ce qu'une femme donne ?

Peut-être le phallus qu'elle est, il lui faudrait alors céder sur cette position. C'était en partie la cause du vertige qui saisissait ma patiente. L'était-elle ou ne l'était-elle plus ?

Mais au-delà de cette problématique phallique, une femme donne surtout ce qu'elle n'a pas, ce qui est la définition de l'amour. « *Ce qu'elle donne, de ne pas l'avoir, devient la cause de son désir.* » C'est une formule très forte. Qui implique qu'une femme puisse être imaginativement « *causa sui* » puisqu'elle crée ce qui la fait objet. Mais cela a un prix pour elle, c'est que ça la rend autre à elle-même. Il faut qu'elle le supporte. L'objet *a* qu'elle se fait être est d'autant plus autre à elle-même qu'elle s'est longtemps soutenue d'être le phallus.

En définitive, ce fameux phallus, symbole comique de la puissance et de la fertilité a dans les deux sexes un rapport avec le pénis que l'on a ou que l'on n'a pas. Mais ce qui lui donne sa fonction signifiante, c'est *sa carence par rapport à la jouissance*. Encore une thèse très forte qui résonne avec cette phrase que vous connaissez certainement : « *le phallus, c'est l'objection de conscience que fait l'un des êtres sexués au service qu'il doit rendre à l'autre.* » (SXX).

Les termes de Lacan ne sont pas choisis au hasard. En France, à l'époque du service militaire obligatoire, on pouvait alléguer une objection de conscience : ne pas vouloir faire la guerre, ne pas vouloir manier des armes, pour échapper au service militaire. Le jeune homme faisait alors une sorte de service civique qui durait plus longtemps.

En 1968 on criait *faites l'amour, pas la guerre*. Mais Lacan s'amuse à nous faire entendre que d'un certain côté dans l'acte sexuel l'homme s'imagine accomplir un service militaire et que le phallus est ce qui peut lui service d'objection de conscience.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette objection de conscience. C'est la conscience qui fait objection. C'est-à-dire que c'est consciemment que l'homme fait objection au service de jouissance à rendre à l'autre avec son instrument. C'est-à-dire qu'il fait porter à son organe le défaut de jouissance dans le service à rendre à l'autre. Mais tout le sens de cette leçon du séminaire, c'est de nous montrer que le défaut de jouissance tient au fait, non pas tant du phallus, que de l'objet *a* qui rend la conjonction des jouissances anharmonique. **L'objet *a* en lui-même fait objection** mais aucun des partenaires de la rencontre n'en a conscience.

Venons-en maintenant à la dernière leçon que je dois commenter. C'est le chapitre XII, intitulé « *satisfaction sexuelle et sublimation.* »

Lacan revient sur le parcours fait depuis deux séances où il s'est efforcé de donner des repères structuraux à l'acte sexuel en se servant de l'outil mathématique. Ce qui lui a valu la remarque espiègle de la part d'un auditeur qui aurait dit : « *La prochaine fois que j'irai baiser, il ne faudra pas que j'oublie ma règle à calcul.* »

Vous aurez remarqué que c'est cette blague qui m'a servi pour donner un titre à mon intervention. Lacan profite de ce mot d'esprit pour confirmer ce qu'il a élaboré, à savoir que pour réussir au lit, mieux vaut, justement, oublier ce que la règle à calcul peut démontrer comme rapport anharmonique entre les sexes.

Ce rapport anharmonique, les mathématiciens l'ont appelé  $\varphi$ , mais Lacan ne le mentionne jamais comme tel. Lui, il préfère y voir une matérialisation mathématique de son objet *a*, tout en nous démontrant que cet objet n'est pas repéré dans l'acte sexuel parce qu'il est masqué par la fonction phallique qui se charge de recouvrir cet objet réel qui rend tout calcul sexuel constamment faux.

Ce qu'il faut remarquer en conclusion de ces trois leçons, c'est que l'acte, que ce soit l'acte sexuel, que ce soit l'acte analytique ou son ratage dans l'acting-out, l'acte comme tel ne peut pas être le produit d'un calcul.

Pour réussir au lit, mieux vaut que celui ou celle qui s'y aventure ait oublié sa règle à calcul, mieux vaut que les partenaires ne sachent pas ce qu'ils font. Mais qu'ils le fassent, ce sera toujours mieux que de faire la guerre.

Pour que son interprétation ait valeur d'acte, le psychanalyste ne doit pas se fier à son calcul. Le pauvre Kris, maintenant célèbre pour sa bévue, s'est trompé en calculant qu'il serait bien que son

patient soit confronté au fait qu'il n'était pas plagiaire. Il a cru bon de vérifier avec sa règle à calcul que l'opération de son analysant s'accusant de plagiat était fausse.

Il nous est facile à nous, élèves de Lacan, de repérer maintenant que le désir se fonde sur une erreur de calcul, sur une opération qui ne tombe jamais juste. C'est sans doute ce qui nous permet de comprendre la nécessité de l'acting-out du patient qui se sent obligé de confirmer son erreur de calcul, en dépit de la correction faite par son analyste. Il va donc la répéter ailleurs, là où elle échappera à la sagacité du correcteur.

Kris voulait sans doute corriger la réalité de son patient, autrement dit corriger son fantasme puisque la réalité n'est pas le réel, elle est la construction que le sujet élabore à partir de sa position dans le monde. L'acte analytique n'a pas pour but de corriger le fantasme ni même de l'interpréter. Quand il réussit, l'acte analytique opère un changement de perspective qui est peut-être la seule façon pour l'analysant d'entrevoir l'efficacité de l'erreur de calcul dont il avait fait sa règle d'or pour s'orienter dans la vie.